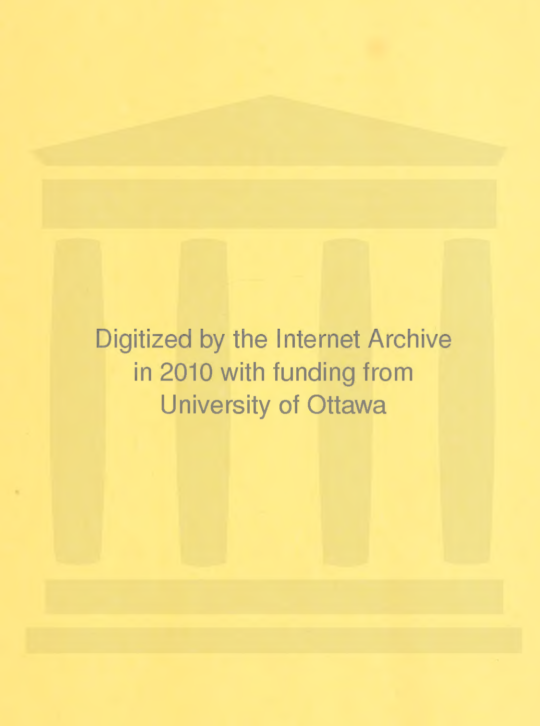
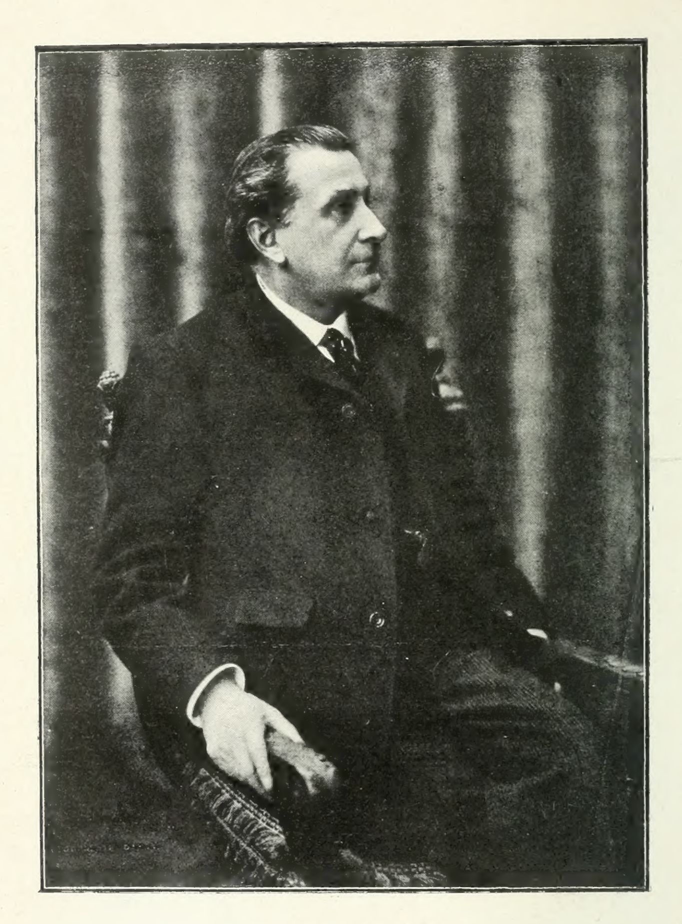






FRANÇOIS COPPÉE

LES CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

François Coppée

PAR

ERNEST GAUBERT

BIOGRAPHIE CRITIQUE
ILLUSTRÉ D'UN PORTRAIT-FRONTISPICE
ET D'UN AUTOGRAPHE
SUIVIE D'OPINIONS ET D'UNE BIBLIOGRAPHIE



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
53, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 53

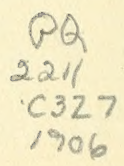
1906



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 5 et dix exemplaires sur Hollande, numérotés de 6 à 15.

N° ________





FRANÇOIS COPPÉE

« Que me veut cette larme solitaire ? Elle trouble ma vue. C'est une larme des anciens jours.

HENRI HEINE. *Le Retour*, XV.

FRANÇOIS-EDOUARD-JOACHIM COPPÉE naquit à Paris, le 26 janvier 1842 (1), au n° 9 de la rue Saint-Maur-Saint-Germain (actuellement rue de l'Abbé-Grégoire). Son aïeul paternel était originaire de Mons. Son grand-père maternel, maître-serrurier, se nommait Baudrit et forgeait, pendant

(1) Il naquit sous le signe du Verseau, symbole astrologique de l'altruisme. Ceux qui sont influencés de ce signe devront rudement lutter contre l'adversité durant leur jeunesse. Ils arrivent à vaincre la fortune et au succès vers l'âge de 28 ans, dit le Dr Ely Star. *Le Passant* fut joué en 1869. Voilà-t-il pas un exemple célèbre en faveur des prédictions astrologiques ?

la Révolution, les piques destinées aux sectionnaires. En dépit de sa fidélité aux traditions françaises, nous retrouverons, dans l'œuvre du poète, une poussée de cet atavisme mal contenu et qui jettera souvent son mouvement de révolte, parmi les drames les plus pathétiques.

Le père de François Coppée occupait un modeste emploi au ministère de la guerre. Homme de devoir, chrétien, d'une dignité modeste, il sut laisser à son fils l'exemple d'une vie laborieuse et fière. Le peintre Charlet et un vieux soldat de l'Empire, le capitaine Gault, qui fréquentaient la maison, bercèrent les premiers rêves de l'enfan d'une légende héroïque, l'enivrèrent d'airs de Béranger et d'une vision tumultueuse de batailles, de bivouacs joyeux et de villes prises. Puis, les parents de François Coppée ayant émigré rue Vaneau, il fréquenta en qualité d'externe la pension Hortus, rue du Bac. En 1856, nous retrouvons toute la famille, rue Monsieur le Prince, et le futur poëte externe au Lycée Saint-Louis dont il est loin d'être un bon élève. Plus que le *Gradus ad Parnassum*, la libre rêverie sous les ombrages du Luxembourg, la lecture aux étalages de bouquinistes et la flânerie, à travers les rues de Paris, retiennent son attention. Plus tard, rappelant ces souvenirs, il déclare :

« Le vrai Parisien aime Paris comme une

« Patrie. C'est là que l'attachent les invisibles « chaînes du cœur et, s'il est forcé de s'éloigner « pour un peu de temps, il éprouvera, comme « Mme de Staël, la nostalgie de son cher ruisseau « de la rue du Bac. Celui qui vous parle est un de « ces parisiens-là. Il ne s'arrête jamais devant « les librairies en plein vent des galeries de l'O- « déon — qui sont, entre parenthèses, une des « aimables originalités de Paris — sans se souve- « nir de l'époque où, ses cahiers de lycéen sous « le bras, il faisait là de longues stations et lisait « *gratis* les livres des poètes qu'il aimait déjà. « Enfin il y a quelque part — il ne dira pas où — « une petite fenêtre qu'il aperçoit en se prome- « nant dans un certain jardin public, et qu'il ne « peut regarder en automne, vers cinq heures du « soir, quand le coucher du soleil y jette comme « un reflet d'incendie, sans que son cœur se « mette à palpiter, comme il le sentait battre, il « y a longtemps, il y a bien longtemps, mais « dans la même saison et à la même heure, alors « qu'il accourait vers ce logis avec l'ivresse de la « vingtième année, et que la petite fenêtre, alors « encadrée de capucines, s'ouvrait tout à coup et « laissait voir, parmi la verdure et les fleurs, une « tête blonde qui souriait de loin. »

Madame Coppée avait eu sept enfants dont quatre seulement survécurent : un garçon et

trois filles. Vers l'époque que nous venons d'évoquer, le père fut mis à la retraite, une des jeunes filles se maria, l'autre mourut à vingt-deux ans. Seule, l'aînée, Mlle Annette, demeurait au foyer et devait consacrer désormais au bonheur des siens toute son existence affectueuse et dévouée. Mais le jeune François ne voulut pas être plus longtemps une charge pour sa famille ; déjà, sous l'enveloppe frêle d'un rêveur, de l'écolier mélancolique et songeur, perçait une volonté tenace, une âme forte. Il quittait le Lycée, après la troisième, entrait comme commis chez l'architecte Montagne, acceptait, entre temps, des travaux de copie dérisoirement payés, pour des entrepreneurs et passait les nuits à composer ses premiers vers, trouvant encore des loisirs pour aller à la Bibliothèque Sainte-Geneviève compléter ses études classiques interrompues. Malheureusement, les heures sombres s'épaississaient autour de lui. Son père subissait les premières atteintes de la paralysie qui l'emporta bientôt. A vingt ans, le poète doit assumer le rôle de chef de famille. Nouveau déménagement et l'on s'installe à Montmartre. Coppée a été admis comme expéditionnaire surnuméraire à la guerre et non rétribué durant les deux premières années.

En 1863, il rencontrait Catulle Mendès qui dépeint ainsi son collaborateur au *Parnasse* :

« Très jeune, assez maigre, pâle, l'air fin, des

yeux timides, qui regardaient autour de lui ; vêtu d'un habit étriqué, neuf et très propre cependant, il avait un peu l'air d'un employé de commerce ou de ministère, et en même temps l'élégance de ses traits, la grâce ironique de son sourire, je ne sais quoi de doux et d'un peu triste, de parisien aussi dans toute son attitude, faisait qu'on le remarquait, voulait que l'on prît garde à lui. »

Le poète de *Philomela* avait déjà groupé chez lui, rue de Douai, tout un cénacle, Heredia, Dierx Glatigny, Cladel, Villiers de l'Isle Adam, Mérat, Valade, Emmanuel des Essarts. Sully-Prudhomme y venait plus rarement. D'autres jeunes gens fréquentaient, aux Batignolles, le salon de la marquise de Ricard, femme de l'aide de camp du prince Jérôme. J'ai connu, durant les dernières années de sa vie, cette femme d'esprit et de cœur en qui on peut synthétiser les grâces et l'intelligence les meilleures de son temps. Au-dessus même de son temps dont elle n'avait pas l'étroitesse de jugement et l'infatuation souvent sans grandeur, Mme de Ricard accueillait les poètes d'autant mieux qu'elle était la mère d'un poète, d'un jeune poète, Louis Xavier de Ricard, opposant à l'Empire et qui formula le premier la doctrine fédéraliste. On rencontrait chez elle quelques uns des amis de Mendès et Paul Verlaine. Bientôt les deux groupes se fondirent en un seul. Ils s'ac-

cordaient dans une égale vénération de leurs maîtres : Leconte de Lisle, Théophile Gautier, Théodore de Banville et Charles Baudelaire. Au premier, François Coppée dédiait son premier recueil *Le Reliquaire* (Lemerre 1866) bientôt suivi, un an après, des *Intimités*. Dans ses feuilletons dramatiques de la *Patrie* (12 janvier, 26 février 25 juin, 12 novembre 1883 et 14 janvier 1884) M. François Coppée nous a donné quelques fragments de ses mémoires du Parnasse. On y revoit, vivants et tels qu'ils furent, les disparus célèbres depuis Mallarmé « suave et pontifical » jusqu'à « ce pauvre bon diable de Glatigny » qui ne pouvait prévoir qu'il serait mis en pièce par son ami Mendès, en passant par l'auteur de *L'Eve Future*.

« Soudain, dans l'assemblée des poètes, un cri « joyeux est poussé par tous : « Villiers !... c'est « Villiers !... » — Et tout à coup un jeune homme « aux yeux bleu pâle, aux jambes vacillantes, « mâchonnant une cigarette, rejetant d'un geste « de tête sa chevelure en désordre et tortillant sa « petite moustache blonde, entre d'un air égaré, « distribue des poignées de main distraites, voit « le piano ouvert, s'y assied et, crispant ses doigts « sur le clavier, chante, d'une voix qui tremble « mais dont aucun de nous n'oubliera jamais l'ac- « cent magique et profond, une mélodie qu'il

« vient d'improviser dans la rue, une vague et « mystérieuse mélopée qui accompagne, en dou- « blant l'impression troublante, le beau sonnet de « Charles Baudelaire :

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux, etc.

« Puis, quand tout le monde est sous le charme, « le chanteur, bredouillant les dernières notes de « sa mélodie ou s'interrompant brusquement, se « lève, s'éloigne du piano, va comme pour se « cacher dans un coin de la chambre, en roulant « une autre cigarette, jette sur l'auditoire stupé- « fait un regard méfiant et circulaire, un regard « d'Hamlet aux pieds d'Ophelia, pendant la re- « présentation du *Meurtre de Gonzague*.

« Tel nous apparut, dans les amicales réunions « de la rue de Douai, chez Catulle Mendès, le « comte Auguste Villiers de l'Isle-Adam. A tous « les amis de notre petit groupe, il donnait alors « le sentiment d'une grande intelligence mal équi- « librée, d'une sorte de génie inégal et incomplet. « Sa vie qu'il aimait à cacher, nous était inconnue « à presque tous. On savait seulement qu'il pas- « sait une partie de l'année en Bretagne, chez de « vieux parents, dans un manoir seigneurial. Il « avait fait, croyons-nous encore, une ou deux « retraites dans un couvent. Il passait aussi pour

« avoir combattu dans les rangs des zouaves pon-
« tificaux. Mais de sa personne ni de son genre
« d'existence, il ne parlait jamais, paraissant vivre
« dans un songe et n'en sortant que pour nous
« lire quelques pages de singulière et magnifique
« prose, plus rarement des vers, ou pour nous
« faire jouir de son rare talent de musicien. »

Le 14 janvier 1869, l'Odéon représenta *Le Passant* joué par M[lles] Agar et Sarah-Bernardt. « Ce fut un enchantement — a dit André Gill — comme une goutte de rosée sur une bouche en fièvre. » Cette aventure de chérubin florentin, toute cette mélancolie voluptueuse et tendre, cette opposition du rêveur « le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui !. (Mallarmé) » à la Sylvia « courtisane charnue et rêveuse après boire, un idéal de l'empire. (A. Gill), » suscita le délire de l'enthousiasme.

Illustre dès ce soir-là, Coppée que Gautier avait présenté à Saint-Gratien, obtenait alors, par la protection de la Princesse Mathilde, le poste de bibliothécaire-adjoint au Sénat. Tant de joie, après tant d'angoisse et de labeur n'allait pas sans fatigue. « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. » Un instant on put croire que les fleurs du triomphe ne joncheraient que la tombe du poète. Miné de fièvre, il dut abandonner Paris, pour aller achever l'hiver dans le Midi.

Ce fut, à Pau, en avril 1870, alors qu'il croyait entrevoir déjà les ombres souterraines, que lui parvint l'écho d'un nouveau succès. (*Deux Douleurs*, un acte en vers, Comédie Française, 20 avril 1870.)

Brusquement, un atroce deuil, dont il porte encore la peine, bouleversa son cœur. L'invasion allemande roulait ses flots sous les murs de Paris. Le poète céda le pas au garde national. Le chassepot aux doigts, il monta la faction, les pieds dans la neige. Après le siège, la Commune ! Coppée s'honorait d'un cri : *Plus de sang !* essayant en vain de susciter, pareille aux Sabines échevelées, l'image de la Patrie,

> Sanglante et découvrant sa gorge maternelle
> Entre les coups des combattants.

L'Odéon donnait *Fais ce que Dois* (21 octobre 1871) et le Gymnase, l'*Abandonnée* (13 novembre). La guerre terminée, ayant appris que Leconte de Lisle se trouvait aux prises avec de lourdes difficultés matérielles, François Coppée offrait à Jules Simon, alors ministre de l'Instruction Publique, sa démission de sous-bibliothécaire au Luxembourg, à la condition expresse que l'auteur des *Poëmes Barbares* serait nommé à sa place. Le ministre accepta.

Les Humbles parurent en 1872. La mère du poète meurt le 2 septembre 1874. Désormais l'histoire de sa vie n'est plus que celle de ses livres. Chevalier de

la Légion d'Honneur en 1876, François Coppée succédait (le 18 décembre 1884) à Laprade dans son fauteuil de l'Académie Française (1). Victor Cherbuliez le reçut.

François Coppée rédigea, de 1880 à 1884, le feuilleton dramatique de *la Patrie* et l'abandonna après son élection à l'Académie. A la suite d'une observation présentée par l'acteur Coquelin au cours d'une séance du comité d'administration, le poète estimait devoir à sa dignité de se démettre également de sa place de bibliothécaire à la Comédie Française (2).

Jusqu'à l'affaire Dreyfus, François Coppée se bornait à ne vouloir être qu'un écrivain, mais lorsque les événements et la bataille des idées obligèrent les artistes à se choisir un parti, il ne marchanda pas. Ses ancêtres et ses œuvres lui interdisaient toute hésitation. Malgré son âge, il compta parmi les plus actifs entre Rochefort, Lemaître, Drumont, Barrès. Président d'honneur de la *Ligue de la Patrie Française* qu'il fonda avec Syveton, Dausset et Lemaître, il n'eut pas là une présidence honoraire. *Fiunt oratores, nascuntur poetæ ;* né poète, il s'improvisa orateur, affronta les grands halls houleux d'une foule en délire, s'affirmant lui aussi « professeur d'énergie ».

(1) Il obtint 24 voix contre 8 données à Emile Montégut. Son élection est du 21 février 1884.

(2) Cf. L'Incident Coppée. *Figaro* du 16 janvier 1885.

*
* *

L'heure s'est éteinte des colères et des enthousiasmes. Malgré la gravité du moment et les menaces d'un avenir doublement incertain sur les sûretés du dehors et l'apaisement intérieur, nous sentons, mieux qu'il y a cinq ou six ans, l'importance de certaines doctrines et la nécessité d'un art précis, sobre et clair, conforme au génie de la race, à l'enseignement des morts, aux vertus traditionnelles de notre terre. Les lettres nationales respirent un ardent appel à la santé. Les jeunes hommes qui ne veulent pas confondre la banalité et la simplicité, la routine et la tradition, qui n'ont rien subi des fausses disciplines scolastiques et qui savent admirer les chefs-d'œuvre étrangers, estiment néanmoins d'une élémentaire loyauté de saluer, enfin, de leur admiration, des maîtres trop longtemps oubliés et dont — il faut le dire — beaucoup qui les raillaient se sont souvenus. Nous le verrons tout à l'heure.

Laurus semper viret. M. François Coppée n'a pas vieilli. C'est toujours la même activité souriante, la même finesse aimable, la même inlassable

bienfaisance qui règnent dans le petit pavillon de la rue Oudinot (1), où le poète vit entre ses livres et sa vieille sœur à laquelle il rend abondamment les soins qu'elle lui prodigua. Mais, il ne dédaigne rien de la vie de son époque et il est l'homme le mieux renseigné sur les derniers événements politiques, comme sur les plus récents beaux vers d'un inconnu. Entouré de l'amitié d'une élite, de l'admiration d'un peuple d'adolescents et de jeunes filles, il ne montre ni vanité, ni ennui d'une popularité que nul poète d'aujourd'hui ne balance. Et l'élégante simplicité de ses attitudes, son geste vif sans fatigue et sans brusquerie, son visage rasé de consulaire, évoquent je ne sais quelle image lointaine de philosophe stoïcien sous Marc-Aurèle, car s'il est chrétien fervent, il estimerait sans doute que c'est faire injure à la divinité, que mépriser la vie et ne la pas chanter, n'en pas aimer les fleurs et le rire. Ne doit-il pas approuver le

(1) M. François Coppée déclare : « J'habite aujourd'hui de ce côté ; je suis revenu là, poussé par un irrésistible attrait, car le Parisien est plus fidèle qu'on ne croit à ses souvenirs d'enfance et garde un sentiment attendri pour son quartier natal ».

N. B. C'est au volume de M. de Lescure, *François Coppée, l'Homme, la Vie et l'Œuvre*, A. Lemerre, 1889, que nous avons emprunté la plupart des détails bio-bibliographiques pour la période qui va de 1842 à 1889. Cf. également Georges Druilhet : *Un poète Français* (*François Coppée*), A. Lemerre, 1902, in-18.

grand lyrique provençal de la *Grenade Entr'ouverte* qui s'écriait devant la beauté demi-nue et éternelle de la *Vénus d'Arles*, après avoir énuméré les charmes énivrants de la déesse et les forces de l'amour :

Je t'aime pour tout cela et ta beauté m'ensorcelle
Et c'est pourquoi, moi, chrétien, je te chante, ô païenne,

*
* *

Louis XIV disait en désignant des toiles de Téniers dont on avait orné sa chambre : « Qu'on m'ôte ces magots de devant les yeux ! »

Vulgarisateur sinon créateur de la « poésie de genre » de la poésie des choses, François Coppée a subi, de la part de quelques jeunes gens facilement fascinés par la pompe et l'emphase, un reproche semblable à celui que le grand Roi faisait aux intérieurs du peintre flamand. En effet le poète des Humbles et des Intimités réalisa, en vers, cette peinture où triomphèrent les petits maîtres hollandais ou flamands, ces tableaux d'une finesse narquoise, d'une volupté saine, d'un coloris brillant et précieux, ces scènes de chaque jour où sourit la passante, rêve le voyageur, se réjouit le soldat, dans les cadres étroits de Vandervelde, de Teniers, de Jean Steens, de Terburg et de Metsu. Ce furent, auprès des satins de Mieris, les intérieurs modestes de Van Ostade ; plus tard, au théâtre il évoquera Velasquez et Van Dyck. D'ailleurs, à continuer une comparaison facile mais forcément artificielle, il pourrait se justifier d'exemples fran-

çais, Chardin, Greuze ou Lancret. Sa poésie précise, délicate, un peu mièvre d'une émotion si simple et pourtant mêlée de subtile ironie apparaît bien maintenant comme parallèle de cette peinture du genre dont nous avons parlé. Sainte-Beuve l'avait entrevue. M. François Coppée en montra l'application. Et même il conviendrait de remonter plus haut que Sainte-Beuve. M. Antoine Albalat écrit fort justement. « S'il y a un « coupable dans la poésie de Coppée, ce n'est pas « François Coppée c'est Victor Hugo.... » et le critique rapproche des vers du *Petit Epicier,* certains alexandrins de Hugo et il eut pu multiplier ses citations.

Il avait dans sa poche une toupie en buis...
Les choses, tous les jours se passent de la sorte,
Chacun de ces messieurs le sait, demandez-leur...
Le roi Sennacherib fait ceci, qu'il est mort....
Robert Macaire avec ses bottes éculées....
Elle avait trois enfants ce qui n'empêchait pas
Qu'elle ne se sentit mère de ceux qui souffrent...

Dans Alfred de Musset, on pourrait relever aussi de nombreux vers semblables. Dès lors le reproche nous apparaît-il injuste d'accabler François Coppée au nom de quelques alexandrins prosaïques que le sujet imposait. On a dit encore qu'il avait mis le naturalisme en vers et qu'il était trivial. Le naturalisme foncièrement pessimiste ne pouvait

avoir de poète. Ce métier de chercheur de tares ne peut se réaliser en vers. Les notes du carnet, l'accumulation de détails précis, l'observation féroce de nos lâchetés quotidiennes, les thèses scientifiques ou pseudo-scientifiques, comme tout cela est loin de l'ironie sentimentale de Coppée, de son idéalisme moral, de sa préoccupation constante de trouver le détail touchant, l'accent ému ! Les naturalistes cherchaient surtout à découvrir *la bête*, l'instinct sous les actes d'un homme, M. Coppée n'a jamais cherché que *l'âme* ; ils demandaient à leurs notes quotidiennes, à leurs enquêtes des documents de psycho-physiologie, M. Coppée glanait du pittoresque familier.

D'autre part, il semble bien que la seule succession des doctrines littéraires ait donné raison à Coppée. Après tout, M. Francis Jammes dans le *Triomphe de la vie* a repris la poésie de Coppée sans bonté et sans mesure, tant au point de vue du rythme que de la morale. Et s'il a quelque originalité, il la doit à cela qu'il se contente d'ébauches. Notre époque, engouée de l'ébauche en art, notre époque qui se satisfait du *brouillon*, dans sa hâte ignorante et encyclopédique, a acclamé comme des innovations, une poésie qui semblerait, à des critiques plus réfléchis, une simple traduction littérale et fâcheuse d'un Coppée étranger.

Et, à penser cela, des jeunes gens qui ne sont

pas sans admirer quelques poètes des vers-libre et qui ne sont point suspects d'ignorer la poésie d'aujourd'hui, croient être d'accord avec ceux qui les suivent immédiatement. D'ailleurs les seuls vers des *Intimités*, du *Reliquaire* et d'*Arrière Saison* suffisent amplement à placer le poète parmi les meilleurs. On y rencontre, après des imitations de Baudelaire :

Telle sur une mer houleuse la frégate,
Emporte, vers le Nord, les marins soucieux,
Telle mon âme nage, abimée en tes yeux
Parmi leur azur pâle aux tristesses d'agate.

. . . .

Hélas ! courbons le front sous le poids des exils !
C'est en vain qu'aux genoux attiédis des amantes
Nous cherchons l'infini sous l'ombre de leurs cils.
Jamais rayon d'amour sur ces ombres dormantes
Ne vibrera, sincère et pur, et tes maudits
Ne retrouveront pas les anciens paradis.

Déjà, les princesses légendaires, les Kepseakes, les reliques, les Viviane et les Brocéliande, les cygnes, les fleurs étranges et tout ce qui devint un jour le mauvais poncif symboliste ! Datent-ils de 1889 ou de 1869, ces vers :

Et rappelant la mandragore
Qui fleurit aux pieds du gibet,
Elle était plus charmante encore
Le jour qu'une tête tombait.

. . . .

Et mon esprit partit aux pays fabuleux
Où l'on pense cueillir les camélias bleus...

Et comprend-t-on en relisant cette page des *Intimités* pourquoi M. François Coppée devait aimer le *Jardin de l'Infante* de Samain.

J'évoquerai, dans une ineffable ballade,
Aux pieds du grand fauteuil d'une reine malade,
Un page de douze ans, aux traits déjà pâlis,
Qui, dans les coussins bleus brodés de fleurs de lys,
Soupirera des airs sur une mandoline,
Pour voir, pâle parmi la pâle mousseline,
La reine soulever son beau front douloureux,
Et surtout pour sentir, trop précoce amoureux,
Dans ses lourds cheveux blonds où le hasard la laisse
Une fiévreuse main jouer avec mollesse...
Il se mourra du mal des enfants trop aimés....

Mais, il a dit avec une douceur voluptueuse, une tendresse délicate, infiniment nuancée, les premiers aveux, les caresses, toute l'éternelle chanson du baiser. Il l'a redite, à un temps qui l'avait désapprise avec des mots simples et nouveaux, avec une émotion dont l'impassibilité parnassienne nous avait déshabitués.

La fatigue nous désenlace.
Reste ainsi, mignonne, je veux
Voir reposer ta tête lasse
Sur l'or épars de tes cheveux.

Tais-toi. Ce que tu pourrais dire
Sur le bonheur que tu ressens,
Jamais ne vaudrait ce sourire
Chargé d'aveux reconnaissants.

Sous tes paupières abaissées
Cherche plutôt à retenir
Pour en parfumer tes pensées
L'extase qui vient de finir.

Et pendant ton doux rêve, amie,
Accoudé parmi les coussins
Je regarderai l'accalmie
Vaincre l'orage de tes seins.

. . . .

. . . .

Il faisait presque nuit. La chambre était obscure.
Nous étions dans ce calme alangui que procure
La fatigue, et j'étais assis à ses genoux.
Ses yeux cernés, mais plus caressants et plus doux,
Se souvenaient encor de l'extase finie,
Et ce regard voilé, long comme une agonie,
Me faisait palpiter le cœur à le briser.
Le logis était plein d'une odeur de baiser.

. . . .

La plus lente caresse, amie, est la meilleure...

Les Poèmes Modernes (1867-1869) contiennent les récits populaires et dramatiques *(Angelus, La Bénédiction, la Grève des Forgerons)* qui sont l'acheminement du poète vers l'art social et le poème héroïque. *Les Humbles, les Contes en Vers, les Récits et les Elégies* renferment les réalisations les plus

synthétiques de ses poésies de genre. Le petit tableau d'intérieur suburbain intitulé : *Petits Bourgeois*, en est le plus caractéristique, car, avec la minutie des détails, la manière habituelle à l'auteur, il nous présente aussi le côté didactique et moralisateur de son talent :

Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez : Le toit pointu porte une girouette.
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits,
Près du seuil dont les trois degrés forment terrasse.
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil de midi dort, couché sur le flanc.
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
Marche dans le sentier principal et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon,
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote :
Auprès d'elle le chat joue avec la pelote.
La treille est faite avec des cercles de tonneaux
Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
Par la porte on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,
Même quelques détails vaguement aperçus :
Une pendule avec Napoléon dessus,
Et des têtes de sphinx à tous les bras de chaise.

Mais ne souriez pas ; car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
Dans ce logis de sage observé du chemin.

Là sont des gens de bien, sans regrets, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie,
Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël
Et songent à l'avance aux lessives futures,
Et vers le temps des fruits, ils font des confitures.....
..... Ceux-là seuls ont raison qui dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre. —
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre ;
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
Et bien que les après-midi soient étouffants,
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s'attable au jardin, déjà moins échauflé,
Et la lune se lève au moment du café.... .

Ne sonnent-ils pas ces vers avec un accent entendu de ce matin et chez ceux-là même que la poésie nouvelle reconnaît parmi les siens ! De Ponchon à Franc-Nohain qui sont de vrais poètes, de Sainte-Beuve à Francis Jammes que d'œuvres à rapprocher de celle-ci ! Et cela devrait-il paraître une gageure ! nous retrouverions facilement, dans *Les Humbles*, les germes d'un Jules Laforgue. J'avoue goûter moins les poèmes héroïques de François Coppée et préférer à *La Tête de la Saltane*, *Le Liseron*, etc... Ces strophes de mélancolie ou palpite l'inquiétude de l'homme qui s'interroge sur son devenir...

Obsédé par ces mots, le veuvage et l'automne,
Mon rêve n'en veut pas d'autres pour exprimer
Cette mélancolie immense et monotone,
Qui m'ôte tout espoir et tout désir d'aimer.

— En vain pour dissiper ces images moroses
J'invoque ma jeunesse et ce splendide été,
Je doute du soleil, je ne crois plus aux roses
Et je vais le front bas comme un homme hanté.

Et j'ai le cœur si plein d'automne et de veuvage,
Que je rêve toujours, sous ce ciel pur et clair,
D'une figure en deuil sous un froid paysage,
Et des feuilles tombant au premier vent d'hiver.

Pourtant, vers la saison des brises réchauffées,
La jeunesse parfois me revient par bouffées,
J'aspire un air plus pur, je vois un ciel plus beau ;
Mais cette illusion ne m'est pas un présage,
Et l'espoir n'est pour moi qu'un oiseau de passage
Qui, pour faire son nid, choisirait un tombeau.

Et si, malgré tout, quelques-unes de ces images nous semblent vieillies, n'oublions pas qu'elles le sont surtout parce qu'on a beaucoup imité Coppée et qu'il n'appartient qu'à peu d'écrivains de créer un *poncif* !

Ici, nous ne pouvons que rappeler ce long poème *Olivier* (1874), cette nouvelle confession d'un enfant du siècle, pour citer quelques-uns des derniers vers.

Tu pàlis en songeant à l'odeur de sa chair,
Son visage est toujours le seul qui te soit cher...
Songe aux têtes de mort qui se ressemblent toutes...
Ayons pitié de nous, fuyons-nous, mon amie !
Mais souffre qu'en un rêve où sont mouillés mes yeux,
Je te revoie encor dans mes bras endormie
Et pose entre tes seins le baiser des adieux....

Ses poèmes historiques et barbares, ses récits épiques sont d'un peintre au coloris éclatant, d'un visionnaire tour à tour brutal et voluptueux.

Son visage très pur, dans ses cheveux noyé,
S'appuyait mollement sur son bras replié
Et montrait le duvet de son aisselle blanche,
Et, du coude mignon à la robuste hanche,
Une ligne adorable aux souples mouvements
Descendait et glissait jusqu'à ses pieds charmants.

... Il en arracha brusquement et brandit
Aux regards stupéfaits de la foule attroupée
Une tête saignante et fraîchement coupée,
Celle de la Sultane aux yeux couleur de ciel !

Ils sont parmi les belles fresques d'une école célèbre par son habileté, la richesse de ses couleurs et son sens plastique (1).

(1) Ajoutons encore que M. Coppée a adapté à la forme française de nombreux *lieds*.

*
* *

Le théâtre de François Coppée a exploité deux genres : le premier se rapproche de Musset et de Marivaux ; l'autre continue le drame romantique, mais avec moins d'éclat et une préoccupation morale qui est classique. M. Coppée fut le Ponsard du romantisme, ce qui n'est pas un rôle négligeable. Il a écrit en outre des pièces patriotiques dont l'intérêt et l'émotion dépassèrent l'actualité qui les suggéra. (*Fais ce que Dois, Les Bijoux de la Délivrance, le Pater* etc...)

Du premier genre, la comédie la plus synthétique nous paraît être *Le Luthier de Crémone* (28 mai 1876). L'action se passe dans l'Italie poétique du XVIIIe siècle. On y voit l'héroïsme du petit bossu Filippo abdiquant son triomphe pour ne pas imposer son amour à la fille du maître luthier Ferrari. En effet, cette jeune fille préfère Sandro qui a moins de talent mais qui est beau. L'artiste infirme aura pour le récompenser et le consoler de son héroïque sacrifice, la conscience du bien accompli et le culte de son art. Le monologue de Filippo, s'adressant à son violon

compte parmi les plus jolies scènes du théâtre poétique.

Viens, je veux te revoir encore, ô mon ouvrage,
Chère création sur qui j'eus le courage,
Moi, l'ouvrier débile et dévoré d'ennuis,
De passer au travail tant de jours et de nuits !
Viens ! de ton sein profond va jaillir tout à l'heure
Le *scherzo* qui babille et le *lento* qui pleure ;
Sur le monde tu vas répandre, ô mon ami,
Le sublime concert dans ton sein endormi.
Viens ! je veux te revoir et te toucher encore
Je n'éveillerai pas ton haleine sonore,
Mais je veux seulement voir mon regard miré
Une dernière fois dans ton beau bois doré :
Car il faut nous quitter pour ta gloire et la mienne.
Mais dans ta vie, ami, noble ou bohémienne,
Que tu fasses danser le peuple des faubourgs
Ou que devant les grands du monde et dans les cours
Tu frémisses aux doigts de puissants virtuoses,
Moi qui naïvement crois à l'esprit des choses,
En te disant adieu, je viens te supplier,
Noble et cher instrument, de ne pas oublier
Celui qui t'a donné tes beaux accents de flamme
Et le pauvre bossu qui t'a soufflé son âme !

En outre d'un drame non joué (*La guerre de Cent Ans*, cinq actes avec prologue et épilogue en coll. avec Armand d'Artois) et d'un ballet *(La Korrigane)*, François Coppée a donné, dans le second genre quatre drames, *Mme de Maintenon* qui n'eut qu'un succès d'estime, *Severo Torelli*, (Odéon

21 novembre 1883), dont le sujet est emprunté à l'*Histoire des Républiques latines* de Sismondi et qui fournit une longue carrière, *les Jacobites* (Odéon 21 nov. 1885) et *Pour la Couronne.*

Severo Torelli passe, de l'avis unanime, pour le chef-d'œuvre dramatique de François Coppée. Les gens de théâtre en admirent la savante composition, l'intérêt gradué avec adresse, l'émotion intense. Les vers fort habiles contribuent à en faire un spectacle passionnant et on peut sans craindre l'injustice ou la flagornerie l'apparenter aux chefs-d'œuvre d'Hugo et même prétendre qu'il est plus scénique. La scène où la mère avoue sa faiblesse à Severo Torelli atteint le pathétique cornélien. *Pour la Couronne* et *les Jacobites* sont de l'art social. Lorsque Jules Vallès acclama la fille d'un fédéré, Mlle Weber — devenue depuis la grande tragédienne que l'on connaît — qui avait joué le rôle de Marie (des *Jacobites*), il parla de drame révolutionnaire. L'insurgé ne se trompait pas. Il y a là les prémices de cet art social ou socialiste qu'on nous prêche comme devant être l'essentiel du théâtre de demain (1). Nous n'insisterons pas,

(1) Ajoutons que les plus célèbres acteurs de ce temps se révélèrent dans les pièces de François Coppée. Mme Segond-Weber dans *les Jacobites*, Mmes Agar et Sarah-Bernardt dans *le Passant*, MM. R. Duflos et A. Lambert fils dans *Severo Torelli.*

ces créations dramatiques sont trop vivantes ; hier encore nous les avons vu reparaître à la lueur des rampes, aussi ardentes, aussi émouvantes qu'au soir de leur naissance.

*
* *

Du critique nous ne dirons que peu de chose. Il se distingua par une intelligence avertie, franche, souriante, une impartialité indulgente seulement à l'égard des jeunes.

La critique de M. Coppée est facilement anecdotique, pleine de souvenirs, de citations, alerte et sans façon, aimant beaucoup les chemins détournés où l'on flâne. Durant les quatre ans qu'il tint, selon le cliché consacré, le sceptre de la critique dramatique à *la Patrie* et dans les articles qu'il donna pendant cinq ans au *Journal* de Fernand Xau (*Mon Franc-Parler*, 4 vol.) il s'affirma surtout soucieux de défendre les artistes sincères et de proclamer les talents nouveaux. Il défendit Verlaine, Villiers de L'Isle Adam, admira le premier publiquement et avec un enthousiasme qui décida du succès, l'*Aphrodite* de Pierre Louÿs, les poèmes de Samain et de Charles Guérin, les romans de Vandérem, etc...

Actuellement il collabore à la *Revue des Deux Mondes* et au *Gaulois*. Citons encore ce début d'une chronique, toute d'actualité. Elle donne le ton ironique de ses critiques.

« Nos pères, gens économes, avaient des tailleurs à façon, à qui le client apportait une pièce de drap et qui lui rendaient un habillement complet : habit, veste et culotte. Ces modestes habitudes ne sont pas encore tout à fait perdues, et, dans le vestibule des maisons de faubourg, il est assez fréquent de voir un écriteau, sur lequel on lit ces mots : « Le concierge est tailleur. »

« M. William Busnach exerce, dans la littérature contemporaine, cette humble profession de tailleur à façon. On lui confie un roman et il vous rend une pièce de théâtre. Très rarement, il fournit l'étoffe lui-même et s'élève jusqu'au grand art des Laurent Richard et des Dusautoy. Il s'est taillé cependant quelques pantalons originaux et, sans jouer sur le mot, quelques *vestes* personnelles ; mais, en général, il se contente de couper ses mélodrames dans la grossière cheviotte de M. Alexis Bouvier ou dans le solide elbeuf de M. Emile Zola. »

*
* *

Le romancier et le conteur d'*Une Idylle Pendant le Siège, Henriette, Toute une jeunesse, les Vrais Riches, Rivales*, apporte dans la prose ses qualités, de sobriété, d'exactitude. Ces romans valent surtout par le document, la simplicité nue, l'émotion contenue et réelle, la force d'un style volontairement privé de grâces, mais net, concis, musclé. Edouard Schérer condamnait François Coppée, à n'être qu'un conteur. Il est autre chose encore mais il est aussi narrateur par excellence. Il rappelle le Musset de *Frédéric et Bernerette* et le Fromentin de *Dominique*. Il a peint d'après nature, mais en répudiant l'exagération naturaliste. Pour nous qui ne pouvons qu'esquisser ici une part de cette œuvre qui a elle seule illustrerait un écrivain, nous mettons hors pair le roman : *Le Coupable*, écrit après une longue étude des colonies pénitentiaires d'enfants. Ayant eu l'occasion de vérifier la documentation de M. Coppée sur ce sujet, j'ai constaté avec quels scrupules d'exactitude quelle connaissance instinctive de la psychologie de ce milieu, M. François Coppée composa cet

audacieux plaidoyer qui devançait les jugements du Président Magnaud ou de M. Séré de Rivières. S'il n'a pas tout dit sur ces bagnes d'enfants — un naturaliste aurait reculé devant la tâche ! — s'il est des vases qu'il n'osa pas remuer, il a su néanmoins avec le seul exposé d'une situation douloureuse et les seuls détails essentiels qui ne pouvaient choquer la morale, donner une étude d'une vérité générale qui restera longtemps. Il y respire un socialisme évangélique plus émouvant que toutes les tirades empoulées dont deux législatures nous ont gratifiées à propos de l'enfance abandonnée.

Ses contes en prose sont d'une probité d'observation dont les journaux dit littéraires nous offrent peu d'exemples. Certaines pages sont d'une manière et d'une sensibilité qui précédèrent *Pomme d'Anis* et *Poil de Carotte. Maman Nunu*, *Mon ami meurtrier*, la courtisane du *Dé d'Argent* se fixent dans le souvenir, tout autant par l'impression qu'ils font sur notre cœur, que par le dessin vif et précis du conteur qui les projette sur notre mémoire.

*
* *

Vers 1897, François Coppée subit une nouvelle maladie fort grave. Dans le silence de sa chambre et la monotonie des heures de douleur, le poète se prit à songer à bien des mystères dont la fièvre de sa vie parisienne l'avait trop longtemps éloigné. Né dans une famille catholique, élevé par une mère pieuse, il sentit refluer à son cœur la foi de son adolescence. Il écouta la voix de ce que Maurice Barrès appelle « la terre et les morts». Pour suivre l'enseignement des voix chères qui se sont tues, il appela un prêtre. Iphigénie se lamente devant l'effroi prochain de l'Aïdès ténébreux. Le paganisme à fleur de peau de François Coppée réclamait un espoir et une consolation. La religion de sa mère la lui apportait, plénière. D'ailleurs ce ne fut pas à proprement parler une conversion, mais un retour à l'autel, témoin de ses premières ferveurs. Un autre poète qui fut son ami, Verlaine, lui aussi était revenu au pied du Christ et le douloureux auteur de *Sagesse* demandait, au Seigneur... en ce temps de farouche ignorance et de haine la force d'être à jamais fidèle comme

l'agneau et comme le chien. A des sentiments nouveaux convenait un nouveau livre qui fut d'un nouveau style. *La Bonne Souffrance* d'un ton simple, d'une gravité heureuse, d'un nombre égal, reprend l'éternel « Sursum Corda » de la piété catholique. L'artiste lui doit certainement ses plus belles phrases de prosateur et je le dis, d'autant plus librement, que je n'ai aucune des convictions religieuses de M. Coppée :

« Plus haut, mon âme ! Toujours plus haut ! Au-dessus de tout ce que nous voyons du ciel ! Quel souvenir ai-je évoqué tout à l'heure ? Sur la montagne, je ne montais que vers le soleil. Aujourd'hui je m'élève vers une clarté incomparablement plus éblouissante ; car, selon la belle parole de Michel-Ange, le soleil n'est que l'ombre de Dieu. »

Dans la Prière et dans la Lutte (poésies) succédèrent à *la Bonne souffrance*. C'est une réponse parallèle à *Sagesse* de Verlaine. Le déroulement des images évangéliques, la confusion du pécheur, l'humilité fervente s'y dévoilent en un lyrisme familier qui n'a rien sans doute de la fièvre mystique du grand poète maudit, mais dont l'aisance et la douceur sincère sont parfaitement adéquates au sujet. Le croyant estime probablement que « la littérature affectée » n'est pas de mise avec Dieu.

Un jour béni, quand la douleur m'a visité,
J'ai prié, demandant pardon de mon offense ;
Humblement, j'ai rouvert au Dieu de mon enfance
Mon âme, cet asile impur et ténébreux.
Il y daigna descendre, et, maître généreux,
Qui même à l'ouvrier tardif donne un salaire,
Il y règne, aujourd'hui, la parfume et l'éclaire.
Prières ! Sacrements ! O bienfaits inouïs !
Comme l'étable, aux yeux des bergers éblouis,
Brilla d'une clarté merveilleuse et subite,
Mon âme resplendit, depuis que Dieu l'habite.
Sur la nuit bleue où vibre un hymne de Noël,
S'ouvre le toit obscur qui me cachait le ciel,
Et le hideux remords, l'araignée en sa toile,
Rayonne tout à coup et devient une étoile !

*
* *

Une autre corde encore devait vibrer à la lyre, la corde d'airain de la *Nemesis* et des *Châtiments*. Pour les strophes qui disent la honte des puissants, les haines d'un parti, les lamentations du peuple, tous les mots conviennent pourvu qu'ils soient forts et simples, qu'ils frappent l'oreille. La poésie satirique n'a guère qu'un critérium comme l'éloquence, le succès. Elle est une arme avant tout. Dans *Des Vers Français*, (1906) à côté de poèmes rappelant la fidélité de l'auteur aux muses familières et non indignes de ses premiers recueils, de brèves apostrophes témoignent de la vigueur morale et de la sincérité de M. François Coppée.

Passe ! la pauvre France est tout endolorie
Du poison qui la ronge et qu'on lui verse encor.
Passe ! Tu pourrais voir se dresser le Veau d'or
Où jadis s'élevait l'autel de la Patrie.

Passe, mais ne sois pas injuste dans ton deuil.
Devant toi, grand vaincu, sous le joug qu'il secoue,
Tout Français rougira. Que ce sang sur sa joue
Te rappelle le sang de Villebois-Mareuil !

Sache bien que nos cœurs ne sont pas si débiles,
Qu'ils ont frémi devant le combat inégal
Où ces héros, les fiers paysans du Transvaal,
De tous leurs défilés ont fait des Thermopyles.

L'égoïsme et la peur, hélas ! nous font la loi ;
Mais sache que ta cause est pour nous tous sacrée.
Si l'Europe fut lâche et s'est déshonorée,
N'accuse que les chefs ; les peuples sont pour toi.

Et le peuple français surtout ! Non cette clique,
Ce parlement pourri, ces ministres tremblants
Qui, pour ton infortune et pour tes cheveux blancs,
N'ont pas d'asile en leur soi-disant république !

(A Krüger).

Ce qu'il fut dans la lutte, l'appui qu'il apporta aux défenseurs de la tradition française, son courage, sa finesse familière, son habitude du peuple et des humbles, sa générosité qui sut imposer à bien d'autres une générosité semblable, nous les oublierons ici, estimant en effet l'heure trop douloureuse, pour raviver des rancunes et des polémiques. Du moins, il est des vertus de M. Coppée, pour lesquelles nous aurons le témoignage même de ses adversaires : « Sa crânerie et son désintéressement ».

*
* *

Voyageur, — car François Coppée visita les terres de lumière, Espagne, Algérie et Italie — poète élégiaque, lyrique familier, polémiste, dramaturge, auteur comique, critique, conteur, romancier, homme politique, causeur spirituel, orateur applaudi, M. François Coppée a développé le plus complètement qu'il lui a été possible son énergie.

Dans chacun des domaines intellectuels où il pénétra, sa chasse fut heureuse, souvent miraculeuse. Aucun de ses ouvrages n'est négligeable, *Severo Torelli, Le Coupable, Les Intimités, Le Reliquaire, Le Passant* comptent parmi les œuvres de premier rang du siècle défunt.

Dans la gloire et dans la paix intérieure, sa vieillesse sans défaillance rayonne, comme ces vitres qui, dans le crépuscule, retiennent encore l'or du soleil après que l'astre a disparu, souriante et affable, entourée de l'admiration affectueuse des jeunes femmes et des nouveaux poètes. Et que peut désirer de plus un poète en son automne que la fleur oubliée par une jeune amoureuse aux

marges de ses poèmes, que l'épître enthousiaste et lointaine d'un enfant dont il enflamme le cœur et le sourire de celles qui se sont reconnues et ont pleuré devant ses héroïnes. Rien, sinon, la certitude d'un au-delà éternel; cette certitude, M. Coppée la possède !

ERNEST GAUBERT.

Paris, mars 1906.



Date de Charité.

Nous avons tous, dans le passé,
Une date de préférence,
Jour de bonheur ou de souffrance,
Souvenir jamais effacé.

Cette fête ou cette misère
Que nous revivons tous les ans,
Qu'elle nous rende bienfaisants,
Lorsque revient l'anniversaire.

Qu'aux pauvres un peu soit offert
De notre joie, hélas! lointaine,
Ou du moins soulageons leur peine,
Le jour où nous avons souffert.

François Coppée

AUTOGRAPHE DE FRANÇOIS COPPÉE



OPINIONS

De Paul Verlaine :

Coppée a, au suprême degré, le don d'assimilation. Par ceci, loin de moi la pensée de parler d'une assimilation littéraire quelconque. Coppée, au contraire, a, dès ses débuts, su être et rester lui-même, et ce lui est même très caractéristique. Il laisse à d'autres, moins fiers, de s'introduire dans la peau d'un grand poète ou reconnu tel et de vente, et de *faire illusion !*

Non, je veux dire que Coppée, en homme d'esprit, de tact et de goût, sait se faire tout à tous et brillera dans un salon aussi bien qu'il fera les délices d'une société de camarades, où, par sa manière judicieuse, amènera tout le monde à son avis ou presque, s'il s'agit d'un débat littéraire.

. . . .

. . . .

Quelques poèmes d'une saveur vraiment nouvelle et d'une forme étonnante pour un débutant furent insérés au premier *Parnasse contemporain*, qui apprirent le nom du jeune homme à quelques lettrés. *Le Reliquaire* suivit (1866) et fut peu remarqué. *Les Intimités* (1867) n'eurent guère plus de succès. Il fallut la prodigieuse réussite du bijou, *le Passant*, pour appeler l'attention du public sur les œuvres antérieures de Coppée, qui, dès lors, ne cessèrent d'avoir une belle vente. Le poète était lancé. En 1870, il donnait aux Français les *Deux Douleurs*, un acte touchant où déjà perçait le Coppée futur qui venait de donner aussi sa note en librairie dans le poème *Angelus* et autres petits récits reunis sous le titre de *Poèmes modernes*.

Ici je m'arrête pour saluer en ces livres, *le Reliquaire*, force et grâce, mais grâce forte, un peu spadassine, très haute ; *les Intimités*, libres idylles, chaudes, et, si mièvres, pas si mièvres que cela ; *le Passant*, ardent oarystis dont le dénouement chaste est plus brûlant que tout autre imaginable ; des œuvres de premier ordre, passionnées, sans contorsions et d'une forme merveilleuse. Elles suffisent à mettre le poète au premier rang et lui feraient tout pardonner s'il y avait à pardonner. Elles le rendent digne, qu'on le sache bien, à elles seules *trois*, de s'asseoir là où Musset s'est assis !

Ah, que Coppée cette fois, maintenant qu'il est son maître — plus d'ambitions, hein ? sinon, j'espère, celle d'un grand poète le plus possible ? plus de risettes ni de visites, ni de soirées ruineuses d'estomacs et de cervelles ? — que Coppée instruit par l'expérience ne gaspille plus talent, esprit, temps, dans de petites choses pour plaire (non à Madame, ceci fait des choses divines) mais aux DAMES — O les DAMES ! ces

dames des soirées, des revues graves, des étalages de coiffeurs et des W. C. de chemins de fer ! Qu'il n'occupe pas ses heures aux discussions souvent *abat-jour-vert* et surannées du docte corps, et que le vernis, le poli du lieu n'aille pas désssécher à tout jamais sa veine ni sa verve.

Ah ! Coppée, versez-nous, vous le poète fait, versez donc cet esprit aigu, parfois amer de votre conversation, et votre imagination toujours vive et fraîche et votre belle forme volontaire qui éclate jusque dans vos moindres productions, versez-nous tout cela dans des œuvres larges, viriles. Vous ne reviendrez pas, c'est clair, à la beauté de vos trois premières œuvres. Mais quelle force, quelle profondeur ! Vers ou prose, vers et prose, tentez tout. Laissez-nous tranquille avec votre habit vert. Fichez-nous la paix avec ce décorum dont vous riez sous cape et même un tantinet au grand jour.

(*Les Hommes d'Aujourd'hui*, n° 243).

D'Emile Zola :

... Selon moi, ce qui distingue M. Coppée, c'est justement le merveilleux outil qu'il emploie. On dirait qu'il n'a passé par le groupe parnassien que pour exercer sa forme et la rompre à toutes les difficultés. Il est le seul qu'aucun mot n'embarrasse. Il fait tout entrer dans son œuvre. Il a des trouvailles de simplicité adorable, il descend sans platitude aux détails réputés jusqu'ici les moins poëtiques.

(*Documents littéraires*, 1881).

D'Anatole France :

Celui-ci a beaucoup aidé à aimer. Ce n'est pas par méprise qu'on l'a admis dans l'intimité des cœurs. C'est un poëte vrai. Il est naturel. Par là il est presque unique, car le naturel dans l'art est ce qu'il y a de plus rare, je dirai presque que c'est une espèce de merveille. Et quand l'artiste est, comme M. Coppée, un ouvrier singulièrement habile, un artisan consommé qui possède tous les secrets du métier, ce n'est pas trop, en voyant une si parfaite simplicité que de crier au prodige. Ce qu'il peint de préférence, ce sont les sentiments les plus ordinaires et les mœurs les plus modestes. Il y faut une grande dextérité de main, un tact sûr, un sens raisonnable. Les modèles étant sous les yeux, la moindre faute contre le goût où l'exactitude est aussitôt saisie. M. François Coppée garde, presque toujours, une mesure parfaite. Et comme il est vrai, il est touchant. Voilà pourquoi il est chèrement aimé. Je vous assure qu'il n'use pas d'autre sortilège pour plaire à beaucoup de femmes et à beaucoup d'hommes. S'il suffit d'une médiocre culture pour le comprendre, il faut avoir l'esprit raffiné pour le goûter entièrement. Aussi son public est-il très étendu.

(*La Vie Littéraire,* 1889-90).

De Robert de Bonnières.

(Sur *Le Passant.*)

La salle fut ravie. Le directeur du théâtre n'y comprenait rien. On applaudit, on se récria. Les belles dames, les généraux, les banquiers et les vieux chambellans pleurèrent. Je me souviens, entre autres, de mon vieil oncle qui était sénateur et tout entier dans la politique et les inaugurations de statues. Il s'attendrit à table, en racontant la pièce à sa façon, et parla d'amour. Tout Paris raffola du *Passant* Il y eut des cravates à la Coppée. Les journaux publièrent que le poète demeurait à Montmartre et qu'il aimait sa mère. On joua son œuvre sur tous les théâtres et dans toutes les cours d'Europe. Dans toutes les sous-préfectures, un jeune homme, qui connaissait l'auteur du *Passant*, était tout à coup invité à dîner dans plusieurs familles bourgeoises.

Maintenant encore, après quatorze ans, le *Passant* continue son tour de France, et je l'ai vu, il n'y a pas bien longtemps, sur l'affiche déchirée du théâtre de Clermont-en-Beauvoisis.

Et c'est, en effet, une bien agréable chose. C'est un ouvrage d'art très facile à comprendre quoique la facture en soit assez compliquée. Toute femme qui a lu Musset connaît ce pays bleu, cette Italie du rêve dans lequel les courtisanes aiment les poètes. Cette Silvia qui ruine les podestats et respecte l'innocence des chanteurs de grand chemin est d'un monde bien factice. Mais les figures du théâtre n'ont point besoin

d'être vraies. On trouva à la Silvia, à mademoiselle Agar, une sombre beauté : on trouva un charme à Zanetto. Zanetto, c'était mademoiselle Sarah Bernhardt toute jeune et déjà n'ignorant rien. C'est elle qui nomma le poète et le nom de François Coppée sortit frais et brillant de ces lèvres où depuis tous les regards du monde se sont attachés avec ardeur.

(*Mémoires d'Aujourd'hui*, tome II.)

De Victor Cherbuliez.

Vous êtes, Monsieur, un Parisien de Paris et votre enfance s'est écoulée dans l'enceinte des fortifications. Ce ne sont pas les rochers et les torrents qui vous ont inspiré vos premiers vers. C'est une plante adorable que la renoncule glaciale qu'on cueille sur les hautes cimes en grattant la neige ; mais il ne faut pas dédaigner, comme une espèce trop vulgaire, la joubarbe qui pousse parmi les mousses des toits ou le coquelicot bien rouge, qui sonne la fanfare sur la crète d'une vieille muraille effritée. Vous n'avez jamais pensé qu'il n'y eût de beau que le rare, et vous avez découvert de bonne heure que les choses les plus communes ont une grâce de nouveauté pour qui sait les voir.

Paris vous suffisait, ce Paris qu'on s'amuse quelquefois à maudire, et dont un étranger disait que c'est la seule ville qui se fasse aimer comme une femme. Vous ne ressentiez pas pour elle une demi-tendresse.

. . . .

J'aime beaucoup vos petits bourgeois, j'aime surtout certain couple, un vieil homme avec sa vieille femme que vous avez logés au bout d'un faubourg, près des champs... Que nous les connaissons bien, et que vous avez le don de voir et de faire voir !

Les humbles vous sont chers et ils vous ont fourni le titre d'un de vos recueils. Personne n'a su montrer mieux que vous tout ce qu'il peut tenir d'évènements d'émotions, de grandes espérances ou de grandes déconvenues dans une petite et obscure destinée...

Vous excellez dans la poésie familière et domestique, dans les tableaux d'intérieur, et vos charmantes petites toiles me font penser aux maîtres de l'école hollandaise, à Mieris, à Terburg, que vous égalez souvent par la précision du faire, par la franchise du trait, par la liberté d'un pinceau toujours exact sans être jamais léché ni minutieux et aussi, comme on l'a remarqué, par la spirituelle bonhomie de la touche... Aux qualités des peintres hollandais vous en joignez de toutes françaises, la grâce facile, les heureuses rapidités, quelque chose de vif et d'enlevé.

(*Réponse au discours de Réception à l'Académie Française.*)

De Jules Lemaître :

Ce charme tient d'abord, en partie, aux vers eux-mêmes, tout ensemble sinueux et précis, plastiques et ondoyants, pittoresques et berceurs, d'un rhythme lent et d'une limpidité cristalline. Mais ce n'est pas tout. Il y a là (je suis fâché que ce mot ne soit plus à la mode) une *mélancolie* caresse, une tristesse voluptueuse

et comme amusée, le double sentiment de la grâce des choses et de leur fugacité, une élégante rêverie d'anémique et de dilettante. Je crois bien qu'après tout on ne saurait mieux trouver, pour caractériser ce charme, que le mot de *morbidesse*...

Ce charme, quel qu'il soit, respire dans les *Intimités*. Ce n'est presque rien pourtant : une liaison avec une Parisienne ; des rendez-vous dans une chambre bleue ; attentes, souvenirs, quelques promenades ensemble, puis la lassitude .. Mais ce sont des câlineries, des chatteries de sentiment et de style ! Non pas « amour-passion », non pas même peut-être « amour goût », mais amour-littérature », d'une volupté digérée et spiritualisée ; passion d'artiste blasé d'avance, mais qui se plaît à ce demi-mensonge, de sceptique au cœur tendre qui se délecte ou se tourmente avec ses imaginations ; amour où se rencontrent, je ne sais comment, l'égoïsme du raffiné qui observe sa maîtresse un peu comme un objet d'art et un peu comme un joli animal, et la faiblesse de l'enfant qui aime se plaindre pour se sentir caresser. Avec cela d'aimables détails de vie parisienne et de paysage parisien. Le tout est délicieux de coquetterie et de langueur. Il y a, dans les livres des poètes, pour chaque fidèle, un coin qu'il préfère aux autres, qu'il chérit d'une tendresse particulière : ce petit coin, dans l'œuvre de François Coppée, ce serait pour moi, les *Intimités*.

(Les Contemporains.)

D'Antoine Albalat.

Son imagination n'est pas une imagination représentative, amoureuse de facture et de plasticité. Ce qui le captive dans un sujet, c'est son émotion intérieure, son mouvement dramatique ; l'effort de son talent se porte vers ce tressaillement caché et cette signification vivante. Il est sensible à l'action plus qu'à la description. La vie l'attire, la vie sociale et morale, les duretés de l'existence, les douleurs ordinaires, les angoisses quotidiennes, les natures moyennes, les humbles, les petits, les drames banals et inaperçus. La sympathie pour ses semblables, voilà le fond de son inspiration. Aucun écrivain n'a plus sincèrement mis en pratique la belle maxime de Térence : *Homo sum*. L'art immobile et travaillé le laisse froid. Il n'est intéressé que par ce qui est humain. Il n'a pas l'image de Victor Hugo, la philosophie de Sully-Prudhomme, la mythologie de Banville, la rutilance de Leconte de Lisle, l'évocation synthétique de M. Hérédia. François Coppée traduit le niveau général de la sensibilité, servie et mise en valeur par un sens dramatique très sûr, qui donne à tout ce qu'il écrit l'allure d'un récit et l'intérêt d'une lutte. Le choix même de ses sujets a mis son talent à la portée du grand public, accessible aux qualités tragiques, mais très indifférent aux virtuosités du métier. Les lecteurs sont entrés en immédiate communication avec ce poète plaignant les maux qu'ils souffraient, s'assimilant leur propre état d'âme, incarnant leurs idées et leur idéal, se mêlant à leur activité passionnelle, au lieu de se renfermer dans la solitude morale d'un penseur aristocrate ou d'un émailleur dédaigneux. M. Cop-

pée a chanté la tendresse simple, la maternité, le devoir, le dévouement, les affections filiales, la pitié, la misère, la fraternité des cœurs, le patriotisme, les tranquillités bourgeoises, le labeur de l'ouvrier, les rêveries du peuple, la douceur de l'amour honnête, les remords de l'amour coupable, les idylles vertueuses, les larmes honorables, le roman « des humbles, des vaincus résignés de la vie, qui furent ses préférés toujours » Quoi d'étonnant que chacun se soit reconnu dans cette poésie qui s'adressait à tout le monde ?

M. Coppée a apporté dans ce genre de littérature une émotion intense, créatrice, très individuelle. .

. . . .

Nous retrouvons encore, dans le théâtre de M. François Coppée, la langue de Victor Hugo, dépouillée seulement de sa splendeur et de ses images, le vers d'*Hernani* et de *Marion Delorme*, descendu aux extrêmes libertés de la prose. Il n'y a pas à récriminer là-dessus. La versification de Victor Hugo est désormais la langue de notre théâtre en vers, et fournira sans doute une aussi longue carrière que l'ancien alexandrin monotone, jusqu'à ce qu'un autre génie novateur vienne à son tour renouveler l'expression et les formules d'art. L'exemple de M. Coppée prouve qu'on peut faire encore de belles œuvres en adoptant de seconde main la forme où Hugo s'est créé une gloire inaccessible, ce langage énergique, quoique déchu, qui a pour écueil la prose, comme les vers de tragédie avaient pour écueil la monotonie et le lieu commun. . . . .

. . . .

. . . .

Il a la justesse de la riposte, l'éclat du mot, la mesure dans l'effet, le coup droit, la vie parlée et tres-

saillante, qui caractérisent l'écrivain de théâtre. C'est un mérite remarquable chez un poète de douceur et de demi-teinte, alors que tant de romanciers robustes n'ont pu obtenir à la scène que des succès d'estime. Les drames de M. Coppée sont des titres qu'on ne lui conteste plus, et ceux mêmes qui critiquent sa poésie sont obligés de rendre hommage à sa supériorité dramatique. . . . .

(*M. François Coppée et la doctrine littéraire de Victor Hugo.*)

De Georges Druilhet :

Si le *Cid,* comme beaucoup l'affirment, est un drame romantique, et Corneille un précurseur des hommes de 1830, Coppée est de la lignée. Quoi qu'il en soit, ses personnages ont l'envergure cornélienne, et la Dona Pia de *Severo Torelli*, âme romaine, ressemble trait pour trait à une héroïne du théâtre classique.

Coppée, dans tout son théâtre, a fait ressortir avec une complaisance heureuse, les vertus exquises de la femme. La Marie, des *Jacobites*, incarne superbement la jeune Ecosse emportée vers de chimériques espoirs et définitivement anéantie... Même les courtisanes de ce théâtre ont, dans l'âme, un coin de pureté et de délicatesse. Ce sont deux sœurs, Silvia, du *Passant*, Portia, de *Severo Torelli*. Toutes deux, somptueuses et belles ; l'une, qui ruine les podestats, mais qui respecte l'innocence ; — l'autre, qui est la favorite du gouverneur de Pise, mais qui voudrait être aimée du tribun du peuple, parce qu'il est noble et généreux ; — la

première, qui sous sa pâle robe blanche pleure de n'avoir pas une rose séchée dans son livre de chevet ; — la seconde, qui souffre de ce que le regard de *Severo* ne se soit pas arrêté sur elle...

Figures symboliques, mais dans la composition desquelles Coppée montre encore sa parfaite connaissance de l'époque dont son drame évoque l'histoire. Peintures vraies jadis, et vraies aujourd'hui. La fleur du sentiment n'est pas tout à fait flétrie dans ces âmes. Au théâtre, Coppée affirme son respect de la femme, même déchue ; et, dans sa conception poétique, elle reste la maîtresse du monde.



BIBLIOGRAPHIE

LES ŒUVRES

Le Reliquaire. Eau-forte de Léopold Flameng, Paris, A. Lemerre, 1866, in-18. — **Intimités**. Paris, A. Lemerre, 1868, in-18. — **Premières Poésies**. (*Le Reliquaire, Poëmes divers. Intimités*). Paris, A. Lemerre, 1869, in-18. — **Poèmes modernes**. (*Angelus. Le Banc. Enfants trouvés. L'attente. Le Père. Le Défilé. La Bénédiction.*) Paris, A. Lemerre, 1869, in-18. — **La grève des Forgerons.** Paris. A. Lemerre, 1869, in-18. — **Le Passant**, comédie en un acte, en vers. Paris, A. Lemerre, 1869, in-18. — (Reimpr. : *Le Passant*, comédie en un acte, en vers, représentée pour la première fois au Théâtre National de l'Odéon, le 14 janvier 1869, reprise à la Comédie Française le 29 novembre 1888. Paris, A. Lemerre, 1889, in-4° ; *Le Passant* etc., reproduction en fac-similé du Ms. de l'auteur et d'une page de musique de J. Massenet, Compositions de L. Ed. Fournier. Eaux-fortes de L. Boisson, Paris, A. Magnier, 1897, gr. in-8°). — **Deux douleurs**, drame en

un acte, en vers, Paris, A. Lemerre, 1870, in-18°. — **Lettre d'un mobile breton**. Paris, A. Lemerre, 1870, in-18. — **L'Abandonnée**, drame, Paris, A. Lemerre, 1871, in-18. — **Fais ce que dois**, épisode dramatique, Paris, A. Lemerre, 1871, in-18. — **Plus de sang**. (Avril 1871.) Paris, A. Lemerre, 1871, in-18. — **Les Humbles**. Paris, A. Lemerre, 1872, in-18. — **Les Bijoux de la Délivrance**, scène en vers. Paris, A. Lemerre, 1872, in-18. — **Le rendez-vous**, comédie en un acte, en vers. Paris, A. Lemerre, 1872. in-18. — **La Chaumière incendiée**. Paris, Imprim. Ad. Lainé, 1872, in-12. — **Prologue d'ouverture pour les Matinées littéraires et musicales de la Gaîté**. Paris, A. Lemerre, 1874, in-18. — **Une Idylle pendant le siège**. Paris, A. Lemerre, 1874, in-18. — **Le Cahier rouge**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1874, in-18. — **La Bénédiction**, poème, Paris, A. Lemerre, 1876, in-18. — **Le Luthier de Crémone**, comédie. Paris, A. Lemerre, 1876, in-18. — **Olivier**, poème. Paris, A. Lemerre, 1876, in-18. — **L'Exilée**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1877, in-4°. — **Les mois**, compositions de H. Giacomelli. Paris, Librairie du Moniteur Universel, s. d. [1877], in-fol. cart. (Réimp. : *Les Mois Illustrés*, Composition et dessins de Giacomelli, année 1892. Paris, Imprim. L. Guerin et Derenne, in-fol.). — **Le Naufragé**, poème dit par M. Coquelin ainée de la Comédie Française. Paris, A. Lemerre, 1878, in-18. — **Les Récits et les Elégies**. (*Récits épiques. L'Exilée. Les Mois. Jeunes Filles*). Paris, A. Lemerre, 1878, in-18. — **La Guerre de Cent Ans**, drame en 5 actes (en collaboration avec Armand d'Artois). Paris, A. Lemerre, 1878, in-18. — **La Veillée**, poème. Paris, A. Lemerre, 1879, in-18. — **Le Trésor**, comédie. Paris, A. Lemerre, 1879, in-18. — **La bataille d'Hernani**, poésie dite par Mlle Sarah Bernhardt à la Comédie-Française, le 26 février 1880, à l'occasion du 50e anniversaire de la 1re représent. d'Hernani. Paris, A. Lemerre, 1880, in-18 (Réimpr. en format in-4°). — **La marchande de journaux**, conte parisien. Paris, A.

Lemerre, 1880, in-18. — **Bleuette**, conte en vers, Illustr. de Henri Pille, grav. par A. Prunaire. Paris A. Lemerre, 1880, in-4°. — **L'Asile de Nuit**, poésie dite par M. Coquelin aîné, à l'occasion du centenaire de la Société Philanthropique, le 9 mai 1880. Dessin de Bonnat. Paris, au siège de la Société Philanthropique, 1880, in-4°. — **L'Epave**, poème dit par M. Mounet-Sully, à l'assemblée générale, du 19 mai 1880, de la Société centrale de sauvetage des naufragés. Paris, au siège de la Société centrale de sauvetage, etc, etc. A. Lemerre, 1880, in-18. — **La Nymphe de Ville d'Avray au monument Corot**, strophes dites par Mlle Blanche Baretta, de la Comédie Française. Inauguration du monument érigé à la mémoire de Camille Corot, le 27 mai 1880. Paris, Typogr. Ch. Unsinger, in-8°. — **La Maison de Molière**, poésie dite à la Comédie Française, le 21 octobre 1880, par M. Got, doyen des Sociétaires à l'occasion du 200e anniversaire de la Comédie, Paris, A. Lemerre, 1880, in-18. — **La Korrigane**, ballet fantastique en deux actes (en collabor. avec Louis Mérante), musique de Ch. M. Widor, Paris, A. Lemerre, 1880, in-18. — **Contes en vers et poésies diverses**. Paris, A. Lemerre, 1880, in-18. — **Madame de Maintenon**, drame en cinq actes, avec prologue, en vers, représenté pour la première fois au Th. Nation. de l'Odéon, le 12 avril 1881, Paris, A. Lemerre, 1881, in-18. — **Contes en prose**. Paris, A. Lemerre, 1882, in-12. — **Pour le Drapeau**. Paris, A. Lemerre, 1883, in-18. — **L'Enfant de la balle** conte parisien. Paris, A. Lemerre, 1883, in-18. — **Vingt contes nouveaux**. Paris, A. Lemerre, 1883, in-18. — **Aux Bourgeois d'Amsterdam**. Paris, A. Lemerre, 1883, in-18. — **Severo Torelli**, drame en cinq actes, en vers, représ. pour la première fois au Théâtre National de l'Odéon, le 21 novembre 1883. Paris, A. Lemerre, 1883, in-8° et 1884, in-4°. — **Institut de France, Académie Française, Discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. François Coppée, le 18 décembre 1884.** Paris, Typo-

graphie Firmin Didot, 1884, in-4° (Réponse de M. Cherbuliez). Le même, Paris, A. Lemerre, 1884, in-8°. — **Souvenirs de collège, Discours prononcé à la distribution solennelle des prix du lycée Saint-Louis**, le mardi 5 août 1884. Paris, Delalain frères, 1884, in-8°. — **Prologue en vers**, dit par M. Porel, sous la tente Villis, à Ville d'Avray, le 22 juin 1884. Paris, A. Lemerre, 1885, in-4°. — **Trente mélodies populaires de Basse-Bretagne**, recueillies et harmonisées par L. A. Bourgault-Ducoudray, avec une traduction française en vers adaptée à la musique par F. Coppée. Paris-Bruxelles, Lemoine, 1885, in-4°. — **Les Jacobites**, drame en cinq actes, en vers, représenté pour la première fois sur le Théâtre National de l'Odéon, le 21 novembre 1885. Paris, A. Lemerre, 1885, in-18. — **Les Boucles d'oreilles**, conte. Paris, A. Lemerre, 1885, in-18. — **Contes et Récits en prose**. Edition illustrée de 150 dessins de Henri Pille gravés par Alfred Prunaire. Paris, A. Lemerre, s. d. [1885], in-8°. — **Le Roman de Jeanne**, poème lu par l'auteur à l'Institut, dans la séance publique des cinq Académies, le 25 octobre 1886. Paris, A. Lemerre 1886, in-18. — **La Nourrice**. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **Le Liseron**. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **En Province**. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **La Tête de la Sultane**. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **Poèmes et Récits,** illustrée de 45 dessins de Myrbach, gravés par Florian. Paris, A. Lemerre, 1886, in-8°. — **Maître Ambros**, drame lyrique en 4 actes et cinq tableaux (en collaboration avec Auguste Dorchain) musique de Ch. M. Widor. Paris, « Au Menestrel », 1886, in-18. — **L'Amiral Courbet**, strophes dites par M. Paul Mounet de l'Odéon, à l'assemblée générale de la Société centrale de sauvetage des naufragés, le 12 mai 1886. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **Résurrection**, strophes dites à la Comédie Française, le 22 mai 1886, par M. Got, doyen des sociétaires, à l'occasion du 1er anniversaire de la mort de Victor Hugo. Paris, A. Lemerre 1886, in-18. — **Le petit Epicier**.

Paris, A. Lemerre, 1886, in-18. — **Le Banc**, idylle parisienne. Paris, A. Lemerre, 1887, in-18. — **Une Mauvaise Soirée**, poème. Paris, A. Lemerre, 1887, in-18. — **Le Défilé**. Paris, A. Lemerre, 1887, in-18. — **Arrière-Saison**, poésie. Paris, A. Lemerre, 1887, in-18. — **A l'Empereur Frédéric III**. Paris, A. Lemerre, 1888, in-18. — **A Brizeux**, strophes dites par l'auteur à l'inauguration de la statue de Brizeux à Lorient le 9 septembre 1888. Paris, A. Lemerre, 1888, in-18. — **A une pièce d'or**, poésie. Paris, A. Lemerre, 1888, in-18. — **Institut de France, Académie Française, Inauguration de la statue de Victor de Laprade à Montbrison**, le dimanche, 17 juin 1888. Paris, Typographie Firmin Didot, 1888, in-4°. — **Contes rapides**. Paris, A. Lemerre, 1889, in-18. — **Henriette**. Paris, A. Lemerre, 1889, in-18. (Réimpression : *Henriette*. Illustration de Moisant. Paris, A. Lemerre, 1894, in-*32*). — **Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques. Discours prononcé sur la tombe d'Emile Augier**, le 28 octobre 1889, etc. Paris, Imprimerie Chaix, 1889, in-18. — **Deuxième Concours pour la composition d'un poème destiné au Concours musical de la Ville de Paris. Rapport présenté au nom du jury chargé du classement des poèmes**, etc. Paris, Imprimerie Chaix, 1890, in-4°. — **Le Pater**, drame en un acte, en vers. Paris, A. Lemerre, 1890, in-18. — **Toute une jeunesse**, roman. Paris, A. Lemerre, 1890, in-18. — **Institut de France, Académie française, Le centenaire de Lamartine**, célébré à Mâcon, le dimanche 19 octobre 1890. Paris, Typographie Firmin Didot, 1890, in-4°. — **Les Paroles sincères**. Paris, A. Lemerre, 1891, in-18. — **L'Homme Affiche**. Paris, A. Lemerre, 1891, in-18. — **Le Coup de tampon**. Paris, A. Lemerre, 1891, in-18. — **Aux Français d'Alger**, strophes lues au cercle républicain d'Alger, le 11 février 1891, par Mme Favart, etc... Alger, A. Jourdan, 1891, in-12. — **Les Vrais Riches**. Illustration de Gambard et Marold.

Paris, A. Lemerre, 1892, in-18. (Réimpression. Paris, A. Lemerre, 1898, in-18. — **Institut de France. Académie Française. Discours prononcé au Hâvre le 4 avril 1893, à l'occasion du centenaire de Casimir Delavigne**. Paris, Typ. Firmin Didot, 1893, in-4°. — **Institut de France. Académie Française. Funérailles de M. de Mazade, membre de l'Académie**. Discours prononcé le 29 août 1893. Paris. Typ. Firmin Didot, 1893, in-4°. — **Longues et brèves**, nouvelles. Paris, A. Lemerre, 1893, in-18. — **Rivales**. Illustr. de Moisand gravées par Ruffe. Paris, A. Lemerre, 1893, in-32. — **Institut de France. Académie Française. Séance publique annuelle du jeudi 16 novembre 1893**. Paris, Typ. Firmin Didot, 1893, in-4°. — **Les Contes de Noël**. Illustr. de Myrbach. Paris, A. Lemerre, 1893, in-8°. — **Mon Franc-parler**. Paris, A. Lemerre, 1894, in-18. — **Contes tout simples**. Illustr. de Newmark. Paris, A. Lemerre, 1894, in-32. — **Mon Franc-Parler**, 2e série. Paris, A. Lemerre, 1894, in-18. — **Mon franc-parler,** 3e série. Paris, A. Lemerre, 1895, in-18°. — **Pour la Couronne,** drame en cinq actes, en vers, représenté pour la 1re fois sur le théâtre National de l'Odéon le 19 janvier 1895. Paris, A. Lemerre, 1895, in-4°. — **A Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice de Russie**, strophes lues par M. François Coppée, à l'Académie française le 7 octobre 1896. Paris, A. Lemerre, 1896, in-4°. — **Mon franc-parler,** 4e série, Paris, A. Lemerre, 1896, in-18. — **Le Coupable**. Paris, A. Lemerre, 1897, in-18. — **La Bonne souffrance**. Paris, A. Lemerre, 1898, in-18. — **L'Etable**, poème. Paris, A. Lemerre, 1899, in-18. — **Dans une église de village,** poème. Paris. A. Lemerre, 1899, in-18. — **A voix haute**. *Discours et allocutions*. Paris, A. Lemerre, 1899, in-18. — **Le devoir nouveau,** poème. Paris, A. Lemerre, 1900, in-18. — **Prière pour la France**, poème. Paris, A. Lemerre, 1900, in-18. — **Au président Krüger qui va traverser la France**, poème. Paris, A. Lemerre, 1901.

in-18.— **Dans la prière et dans la lutte**, poésies. Paris, A. Lemerre, 1901, in-18. — **Contes pour les jours de fête**. Paris, A. Lemerre, 1903, in-18. — **Œuvre des chapelles de Secours**, discours. Paris, Levé, s. d. in-18.

Editions collectives.

Il existe quatre éditions collectives des Œuvres de François Coppée. Trois de celles-ci ont été publiées par l'éditeur, la quatrième par Hébert, Houssiaux et Cie. Cette dernière est en cours de publication. Nous donnons ici le détail de ces éditions.

I

Edition elzévirienne.

(Paris, A. Lemerre, 1870-1894, 15 vol. petit in-12).

Poésies (1864-1869). *Le Reliquaire*. — *Poèmes divers*. — *Intimités*. — *Poèmes modernes*. — *La Grève des Forgerons* (portrait de l'auteur par Rajon). Paris, A. Lemerre, 1870. — **Poésies (1869-1874)**. *Les Humbles*. — *Ecrit pendant le Siège*. — *Plus de sang !* — *Promenades et intérieurs*. — *Le Cahier rouge*. Paris, A. Lemerre, 1875. — **Poésies (1874-1878)**. *Olivier*. — *Les Récits et les Elégies*. Paris, A. Lemerre, 1879. — **Poésies (1878-1886)**. *Contes en vers et Poésies diverses*. Paris, A. Lemerre, 1887. — **Poésies (1886-1890)**. *Arrière-Saison*. — *Les Paroles sincères*. Paris, A. Lemerre, 1891. — **Théâtre (1869-1872)**. *Le Passant*. — *Deux Douleurs*. — *Fais ce que dois*. — *L'Abandonnée*. — *Les Bijoux de la Délivrance*. Paris, A. Lemerre, 1872. — **Théâtre (1872-1878)**. *Le Rendez-vous*. — *Le Luthier de Crémone*. — *La Guerre de Cent Ans*. Paris, A. Lemerre, 1879. — **Théâtre (1878-1881)**. *Le Trésor*. — *La Bataille d'Hernani*. — *La Maison de Molière*. — *Madame de Maintenon*. Paris, A. Lemerre, 1882. — **Théâtre (1881-1885)**. *Severo Torelli*. — *Les Jacobites*. Paris, A. Lemerre, 1886. —

Théâtre (1885-1895). *Le Pater.* — *Pour la Couronne.* — *L'Honneur et la Fortune* (1875). Paris, A. Lemerre, 1898. — **Prose**. *Une Idylle pendant le Siège.* — *Contes en prose.* Paris, A. Lemerre, 1884. — **Prose.** *Vingt Contes nouveaux.* Paris, A. Lemerre, 1884. — **Prose**. *Contes Rapides.* — *Henriette.* Paris, A. Lemerre, 1890. — **Prose**. *Toute une jeunesse.* Paris, A. Lemerre, 1892. — **Prose**. *Longues et Brèves.* Paris, A. Lemerre, 1894.

Il a été tiré : IX Eaux-fortes dessinées par E. Boilvin et gravées par Mongin, pour illustrer les poésies de François Coppée (1864-1872).

II

EDITION IN-4°.

Paris, A. Lemerre, 1883, 2 vol.

Poésies (1864-1872). *Le Reliquaire.* — *Poèmes divers.* — *Intimités.* — *Poèmes modernes.* — *La Grève des forgerons.* — *Les Humbles.* — *Écrit pendant le Siège.* — *Plus de sang !* — *Promenades et Intérieurs.* Volume illustré de dix planches dessinées et gravées à l'eau-forte par E. Boilvin. — **Poésies (1872-1878).** *Le Cahier rouge.* — *Olivier.* — *Les Récits et les Elegies.* — Volume illustré de dix planches dessinées par Rossi et gravées à l'eau-forte par Rajon, plus un portrait de l'auteur, dessiné par Boilvin et gravé par Martinez.

III

EDITION GRAND IN-8°.

Cette édition populaire des Œuvres de François Coppée, publiée avec 1200 dessins de Myrbach et Robaudi se compose de 247 livraisons de 88 pp. lesquelles forment aujourd'hui 4 vol. (Paris, A. Lemerre, 1891-1900). Nous donnons avec les dates de publication en volume le détail de cette collection.

Poésies (1864-1887). — *Le Reliquaire.* — *Poèmes divers.* — *Intimités.* — *Poèmes modernes.* — *La Grève des Forgerons.* — *Les Humbles.* — *Ecrit pendant le Siège.* — *Plus de sang !* — *Promenades et Intérieurs.* — *Le Cahier rouge.* — *Olivier.* — *Les Recits et les Élégies.* — *Contes en vers et Poésies diverses.* — *Arrière-Saison.* Paris, A. Lemerre, 1891. — **Théâtre (1869-1889).** — *Le Passant.* — *Deux Douleurs.* — *Fais ce que dois.* — *L'Abandonnée.* — *Les Bijoux de la Délivrance.* — *Le Rendez-vous.* — *Le Luthier de Crémone.* — *La Guerre de Cent Ans.* — *Le Trésor.* — *La Bataille d'Hernani.* — *La Maison de Molière.* — *Madame de Maintenon.* — *Severo Torelli.* — *Les Jacobites.* — *Le Pater.* Paris, A. Lemerre, 1892. — **Prose (1873-1890).** — *Une Idylle pendant le Siège.* — *Contes en prose.* — *Vingt Contes nouveaux.* — *Contes Rapides.* — *Henriette.* — *Toute une Jeunesse.* Paris, A. Lemerre, 1893. — **Théâtre. Poésies. Prose (1888-1899).** — *Pour la Couronne.* — *L'Homme et la Fortune.* — *Les Paroles sincères.* — *L'Étable.* — *Dans une Église de Village.* — *Les Vrais Riches.* — *Longues et Brèves.* — *Rivales.* — *Contes tout simples.* — *Le Coupable.* Paris, A. Lemerre, 1900.

IV

Œuvres complètes.

Œuvres complètes de François Coppée, de l'Académie française. Ed. ornée du portrait de l'auteur gravé par Léopold Flameng et illustrée de 32 dessins de Emile Adan, A. Dawant, François Flameng, J. Jacquet, et Tofani. gravés au burin par Boisson, Boutelié, Dubouchet, Léopold Flameng, J. Jacquet, J. Massard et Patricot, (en cours de publication), Paris, L. Hébert (et ensuite Houssiaux),1887-1905, 16 vol. in-8o : (Il a été tiré des premiers volumes de cette édition, 100 exempl. sur papier teinté, portant la marque de A. Lemerre).

QUELQUES PRÉFACES, INTRODUCTIONS, DISCOURS, LETTRES, etc.

OCTAVE AUBERT : **Pour nos chers Enfants**, poésies, etc. Paris, Nathan, s. d. 2 vol. in-16. — PAUL BLANCHEMAIN : **Vers le Passé**, Paris, Poussielgue, 1903, in-18. — FRANÇOIS BOURNAND : **La Patrie française au XIXe siècle**. Paris, Haton, 1901, in-8°. — FRANÇOIS BOURNAUD : **L'Alsace et la Lorraine**, etc., Paris, Taffin-Lefort, 1895, gr. in-8°. — LOUIS CHOLLET : **Bas-Reliefs. La Voie douloureuse,** poésies. Paris, A. Lemerre, 1899, in-18. — ANTONINE COULLET : **Poésies d'une enfant**. Paris, A. Lemerre, 1903, in-18. — LOUIS DASTÉ : **La gangrène maçonnique**. Paris, in-18. — LOUIS DASTÉ : **La Franc-Maçonnerie et la Terreur,** etc, Paris, Secretar. Cents. de la Ligue des Françaises, 1904, in-16. — DAUPHIN MEUNIER : **Le mal et le remède**, Paris. « L'action française », 1900, in-16. — FRANÇOIS DELLEVAUX : **Le Sachet d'amour**. Paris, A. Lemerre, 1897, in-18. — CHARLES DELOUP ; **Dans l'Epreuve**, poésie. Paris, A. Lemerre, 1901, in-8°. — DRIANT, (Capitaine), **Jean Tapin, histoire d'une famille de soldats** etc. Paris, Delagrave, 1898, in-4°. — GEORGES DRUILHET : **Au temps des lilas**. Paris. A. Lemerre, 1897, in-18. — DU FRESNEL (Commandant) : **Un régiment à travers l'histoire. Le 76e ex-1er léger**. Paris, Flammarion, 1894, in-fol. — AZAR DU MAREST : **A travers l'idéal, fragment du journal d'un peintre** Paris, Perrin, 1901, in-18 — LÉONIE DUSSEUIL : **Philosophie du Cœur**. Paris, Téqui, 1901, in-18. — AUGUSTE FRAENZEL : **Un patronage entre ciel et terre**. Paris, Rondelet, 1898, in-16. — H. DE GAILLARD-BANCEL : **Années d'action syndicales**. Paris, Lamulle et Poisson, 1900, in-8°. — H. GALLI : **Paul Déroulède raconté par lui-même**. Paris, Plon, 1900, in-18. — N. GALLOIS.

Dessins et croquis, poésies (Sonnet de M. François Coppée), Paris, Libr. des Biblioph., 1879, in-18. — A. Gaudin : **Où allons-nous !** Ruffec, Impr. A. Pissard, 1900, in-18. — Charles de Germiny (Comte) : **La Politique de Léon XIII.** Paris, Perrin, 1902, in-18. — Emile Gilbert : **Michelet, écrivain naturaliste.** Moulins, L. Grégoire, 1900, in-18. — Paul Guigou : **Interrupta.** Paris, Plon, 1898, in-18. — Jean-sans-Peur : **Coups de trompette,** etc. Paris, Tolra et Simonet, 1904, in-18. — Marie Kernarel : **Le Livre de Paula.** Paris, Bloud, 1902, in-8°. — Pierre Le Rohu : **L'autre rive.** Paris, Perrin, 1901, in-18. — Léone de Lisle : **Aventures du fils de Pulcinelli et du professeur Stravello.** Paris, Guibert, 1897, gr. in-8°. — Xavier de Magallon : **Villebois-Mareuil et le mouvement national.** Conférence faite à Paris le 21 mai 1900 (Discours de M. François Coppée). Paris « L'Action française », 1900, in-16. — Daniel Massé : **Poèmes d'Afrique.** Paris, A. Lemerre, 1896, in-18. — Paul Mégnin : **Notre ami le chat,** etc. Paris, J. Rothschild, 1900, in-18. — J. Meritan (Abbé) : **Le Livre de mes dimanches.** Avignon, Imprimerie Aubanel, 1901, in-18. — Albert Monniot : **Les Gouvernants contre la nation,** etc. Paris, Librairie Antisémite, 1900, in-18. — Marcel Mouton : **Tendresses et rancœurs.** Paris, A. Charles, 1894, in-18. — René de Planhol : **Poésies.** Paris, A. Lemerre, 1897, in-18. — Albert Robin : **Yann Nibor. Gens de Mer.** Paris, Flammarion, 1897, in-18. — Marthe Rochenor : **Jésus et nos petits enfants,** etc. Paris Camis, 1898, in-18. — Edmond Siviende : **Du Cœur aux lèvres.** Paris, A. Lemerre, 1902, in-18. — Léon Somveille : **Le Drapeau tricolore.** Paris, A. Lemerre, 1895, in-18. — Georges Thiebaud : **La Patrie Française. Neuvième Conférence Parlementaire et plébiscitaire,** etc. Allocutions de MM. François Coppée et Jules Lemaître. Paris « Patrie Française », s. d. (1900), n-18. — Le P. François Tournebize : **Du Doute à la**

foi. Paris, Bloud, et Barral, 1899, in-18. — ALBERT VANDAL : **La Patrie Française, IIe Conférence. L'alliance russe et l'armée française,** etc. Allocution de M. François Coppée. Paris « Patrie Française », s. d. in-18. — BARON DE VAUX : **Equitation ancienne et moderne**, etc. Paris, E. Flammarion s. d. in-8°. — **Le Tsar et la Tsarine en France** (*Hommage au Tsar*). Paris, librairies-imprimeries réunies, s. d. in-8°, etc., etc. etc.

A CONSULTER

ANTOINE ALBALAT : **M. François Coppée et la doctrine littéraire de Victor Hugo**. Nouvelle Revue, 1 septembre 1897. — HENRI D'ALMÉRAS : **Avant la gloire. Leurs débuts**. Paris, Soc. franç. d'imprim. et de libr., 1902, in-18. — THÉODORE DE BANVILLE : **Les Camées Parisiens**. Paris, 1866, in-18. — O. BEAUCHAMP : **Les contemporains célèbres. Notice par Paul Acker, Portrait humoristique de Capiello** (1re série). Paris, E. Bernard, 1905, in-4°. — LÉON BLOY : **Les Dernières colonnes de l'Eglise** (Pamphlet). Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. — ROBERT DE BONNIÈRES : **Mémoires d'aujourd'hui**. Paris, Ollendorff, 1885, in-18. — HENRY BORDEAUX : **Les Ecrivains et les mœurs** (2e partie : *les Vivants*). Paris, Perrin, 1900, in-18. — HENRY DE BRAISNE : **François Coppée et Henri Rochefort chez eux**. Nouvelle Revue, 1er juillet 1898. — ADOLPHE BRISSON : **La Comédie Littéraire**. Paris, Colin, 1895, in-18 ; **Portraits intimes**, (2e série). Paris, Colin, 1896, in-18. — CHARLES BUET : **Médaillons et Camées**. Paris, Soc. d'éd. des gens de lettres, 1883, in-18. — FÉLICIEN CHAMPSAUR : **Le Massacre**. Paris, E. Dentu, 1885, in-18. — FRANCIS CHEVASSU : **Visages**. Paris, A. Lemerre, 1904, in-18. — JULES CLARETIE : **Célébrités Contemporaines**. Paris, Quantin, 1885, in-18. — GASTON DESCHAMPS : **La Vie et les Livres,** 4e série. Paris, Colin, 1897, in-18. — AUGUSTE DORCHAIN : **Notice sur**

François Coppée, insérée dans l'*Anthologie des Poètes français du XIXe siècle*. Paris, A. Lemerre, s. d. t. IV, in-8°. — René Doumic : **Essais sur le Théâtre Contemporain**. Paris, Perrin, 1897, in-18 ; **Etudes sur la littérature française** (2e série). Paris, Perrin, 1898, in-18 ; **Le Théâtre**, notice insérée dans le tome VIII de **l'Histoire de la Langue et de la littérature française des Origines à 1900**, publiée sous la direction de L. Petit de Julleville. Paris, Colin, 1899, in-8°. — Georges Druilhet : **Un Poète Français (François Coppée)**. Paris, A. Lemerre, 1902, in-18. — Marcel Fouquier : **Profils et portraits. Notes de littérature**, etc. Paris, A. Lemerre, 1891, in-18. — Anatole France : **La Vie Littéraire**. Paris, Calmann-Lévy, 1888, in-18. — Raoul Frary : **Essais de Critique**. Paris, Colin, s. d. in-18. — Ernest Gaubert : chez **M. Francois Coppée**, l'Intransigeant, 3 mars 1906. — André Gill : **Vingt années de Paris**, préface par Alphonse Daudet, Paris, Marpon et Flammarion, 1883, in-18. — Jules Huret : **Enquête sur l'Evolution littéraire**. Paris, Charpentier, 1894, in-18. — Ernest La Jeunesse : **Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains**. Paris, Perrin, 1896, in-18. — Gustave Larroumet : **Etudes de littérature et d'art**, 3e série. Paris, 1895, in-18. — Georges Le Cardonnel et Charles Vellay : **La littérature contemporaine** (*Opinion des écrivains de ce temps*). Paris, Société du Mercure de France, 1905, in-18. — Jules Lemaître : **Les Contemporains**, etc. Paris, Lecène et Oudin, 1886, in-18. — Hugues Le Roux : **Portraits de Cire**. Paris. Société française d'imprimerie et de librairie, in-18. — Lescure (de) : **François Coppée, L'Homme, la vie et l'œuvre** (1842-1889) avec des fragments de mémoires par François Coppée. Paris, A Lemerre, 1889 in-18. (Quelques exemplaires de cet ouvrage contiennent trois portraits de François Coppée et un portrait de la mère du poète). — Catulle Mendès : **La Légende du Parnasse contemporain**. Bruxelles,

A. Brancart, 1884, in-18. — **Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique, etc., sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900**, etc. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, in-8°. — EDMOND SCHERER : **Etudes sur la littérature contemporaine**, VIII. Paris, Calmann Lévy, 1885, in-18. — MAURICE TOURNEUX : **Coppée**, notice, « Grande Encyclopédie ». Paris, Lamirault, tome XII, (pp. 902-903), in-4°. — PAUL VERLAINE : **Les Hommes d'aujourd'hui**. Dessin d'Emile Cohl. Paris, Vanier, s. d. (nov. 1885), in-8°. (Réimprimé dans les **Œuvres complètes de Paul Verlaine**. T. V. Paris, Vanier, 1900, in-8°. — GEORGES VICAIRE : **Manuel de l'Amateur de Livres du XIXe siècle**. Paris, A. Rouquette, 1895, in-8°, II, col. 966-996. — EMILE ZOLA : **Documents littéraires**. Paris, Charpentier, 1881, in-18.

AD. VAN BEVER.



TABLE

VANNES. — IMP. LAFOLYE FRÈRES